

En ce temps-là, les paysans n'étaient pas forts pour sortir le bétail avant la montée. Ça vous mangeait l'herbe qu'il fallait garder toute grande pour les foins. Les dents-de-lion qui inondent les prairies, les arbres qui s'ouvrent, les bêtes autant que les hommes savent que l'heure est proche. Les vaches meuglaient d'une manière profonde et sonore au fond des écuries. D'autres leur répondaient d'une ferme avoisinante. Et puis les premiers troupeaux venus de plaine traversaient le village pour aller sur les pâturages de France. On les avait entendus quand ils longeaient les quais au Pont. C'était une rumeur lointaine. Puis on les voyait passer la Goille, ils longeaient les Epinettes. Quand ils entraient dans le village, là-bas, au début des Crettêts, on les entendait moins. Mais ce grand bruit de cloches, ces hélées, reprenaient peu à peu. Les bêtes arrivaient vers chez Toti, elles faisaient le contour du Cygne, elles débouchaient sur la place du village. Un paysan était en tête avec un habit d'armaillis, de gros souliers et un bâton de noisetier à la main. Il guidait le troupeau qui n'en finissait pas, il le hélait d'une voix qui portait bien.

Devant le Cygne, ils s'étaient tous arrêtés, le temps de prendre un verre de blanc. Au bistrot ou comme ça sur le devant. Certaines bêtes s'abreuvaient à la fontaine de vers l'église. Toutes pouvaient souffler un peu avant d'entamer la dernière étape qui serait encore longue. Bientôt la marche reprenait. Certes harassante, mais toujours enivrante. Car les gens du village se sortaient des maisons pour les voir passer, les grands troupeaux. On disait : celui-ci va au Pré-Loin, celui-là à la Landoz ou aux Cernicolets.

Mais bientôt aussi montaient les troupeaux du village. Loudgi aux Cernies, Pedzi au Chalet Hermann, le syndicat d'élevage au Crêt-à-Châtron, l'Armand au Bonhomme, Tsun, mon grand-père, avec l'oncle Jean et nous qui formions un troupeau commun, à la Muratte.

Nous nous rassemblions devant chez la grand-mère où nous devions retenir les bêtes qui déjà voulaient partir pour la montagne. C'était la fièvre. Bien que nous n'aurions droit, nous, qu'à très peu de gloire. Juste le haut du village à traverser, et puis c'est déjà la route de Mouthe, avec bientôt le Chenaillon, et puis près du cimetière, la bifurcation sur Haut-des-Prés qui très vite conduit aux pâturages. Les bêtes étaient folles, ivres d'herbe et d'espace. Les champs étaient en pleine floraison. Quelle saison tout de même que ces mois de mai et de juin. Si riches de promesses et de bonheur, où l'air est d'une limpidité sans pareille, avec des nuages qui ont des formes parfaitement détachées sur un ciel bleu roi.

Nous les gamins, nous avions pris congé pour cette journée particulière. Pas question pour le maître de nous refuser ça. Bien qu'il ait fallu quelquefois aller signer un papier chez le président de la commission scolaire. Nous n'étions plus tellement nombreux à jouir de ce privilège, les paysans, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, étant devenus bien rares même dans un village resté d'ambiance agricole. Nous nous sentions un peu supérieurs nous autres, par rapport à ces nouilles qui resteraient à l'école que nous quitterions vers les neuf à dix heures pour lâcher.

Les bêtes restées à l'écurie depuis l'automne n'avaient plus l'habitude de la lumière, de la rue, des gens, encore moins de la circulation qu'il pouvait y avoir. Elles sortaient éblouies, elles glissaient sur le devant de la maison que les premières avaient embousé, elles sautaient, elles lançaient les pattes de derrière, certaines secouaient les bouquets dont elles étaient parées. Fleurs de papier en crêpe de couleur... fleurs d'une montée, d'un jour. Là-bas l'oncle Jean débouchait sur la place du Cygne, on le suivrait de près. Devant chez la grand-mère il faudrait attendre que l'oncle Samuel à son tour ait lâché. Et tout ce bétail ainsi rassemblé faisait quand même un bon gros troupeau dont on pouvait être fier. Bien sûr, pour l'être plus encore, il aurait été nécessaire de le doubler, et puis

d'avoir des cloches plus belles et plus chantantes. Alors que nous nous contentions d'une batterie toute ordinaire, avec des courroies de cuir usées par vingt ou trente saisons et qui n'étaient même pas décorées.

Là-haut était la Muratte qui porte gravée au-dessus de la porte d'entrée, à bise, la date de 1721. C'est un des plus vieux chalets de la région. Il était là qui nous protégeait et qui nous faisait deviner, de par ses vieux murs, l'histoire de ces bergers qui avaient passé sous son toit pyramidal près de deux cent cinquante saisons d'alpage. Quelle richesse que l'âme d'un vieux chalet. Les vaches s'éparpillaient dans l'herbe des plans qui s'étalent tout près. Là-bas nous attend le petit étang avec ses tritons aux ventres orange où nous irions bientôt. Les hommes s'étaient rassemblés devant le chalet pour boire un verre, debout, et parler de bétail, de gens, du temps qu'il fait, des foin qui ne se finissent pas en plaine à cause des gros orages qu'il y a eu ces derniers jours.

Les enfants, eux, s'étaient éparpillés dans la forêt où poussent de grandes fleurs blanches sans parfum. Ils exploraient ces bois au sol tourmenté, découvrant des lésines et des tassonnères. Mais les hommes déjà rentraient dans la cuisine, appelés par les dames qui servaient un dîner qu'il ne fallait pas laisser refroidir. Ce qui arrive vite en début de saison au chalet où les murs sont froids et l'air humide. Rôti de porc et cornettes servis dans des assiettes de grosse faïence à raies bleues ou à pois rouges. Vin bon marché.

Pour les enfants, quand il faisait beau, le dîner était servi dehors, devant le chalet sur un espace qui servait autrefois de jardin. On avait sorti les tables qui restaient, les bancs façonnés par l'oncle Arthur, polis en surface par un usage de vingt ou trente ans et sur lesquels mon grand-père Jules Rochat avait apposé sa marque à feu. Une forme armoriale, ses initiales, J.R., et une croix. Des essais se remarquaient sur les planches de la rampe d'escalier qui conduit aux deux chambres du haut. La marque à feu avait été chauffée au rouge dans le creux de feu qui était là, presque au centre de la cuisine, avec son entourage semi-circulaire de fer rouillé, avec la potence qui supportait une chaudière de cuivre. La cuisine était noire de fumée et malgré les deux fenêtres qui l'éclairent, elle restait sombre, même en plein jour. Des grosses bûches de sapin brûlaient sous la chaudière.

Des dames distribuait les pâtes, le rôti, la salade. Un peu de sauce, monsieur ? Les verres se remplissaient qui avaient les bords épais et de larges raies verticales à la base.

C'était la montée. Mais à deux heures déjà des paysans se levaient. C'est que certains devaient redescendre en plaine. Ne resterait bientôt plus au chalet que le berger. Qui pouvait être le Gros Léon. Celui qui dira un jour à mon père devant notre écurie parce que nous ne voulions plus le reprendre : « Eh bien, tu n'es qu'un petit gros cul ! » Ça s'était fini de cette manière. Ou bien Mottaz, l'intellectuel, le dernier d'une très longue série de bergers, celui qui nous avait embardoufflé tout le chalet de peinture. Deux portes en orange, les poutres de la vieille chambre en vert, qualité banc de jardin. Sacré massacreur, va ! Des bois vieux de deux siècles et demi !

L'après-midi nous partions au muguet. Fleurs distinguées aux feuilles larges et aux clochettes blanches qui poussent entre les cailloux, sous les noisetiers. Nos mères en cueillaient aussi. Nous en ramenions de gros bouquets odorants au chalet qui sentait la fumée et la bouse sèche. C'était un bon vieux chalet que notre Muratte, propriété de mon grand-père, plus anciennement de l'indivision qui comprenait les trois frères de l'Épine, lui, sauf erreur l'aîné, Arthur le bûcheron et Emile dit Millet, le benjamin, à peine plus âgé que mon père.

Nous quitions le chalet d'ordinaire sur le coup de quatre ou cinq heures, alors que la première traite de la saison avait commencé. Nous redescendions souvent à pied, passant par le vieux chemin, qui descend dans la grand'combe et puis qui remonte sur le Chalottet en traversant le bois à ban aux profondeurs sombres. La forêt nourrissait nos imaginations, plus, elle les enrichissait. C'était un monde sans limite, jamais vraiment connu. Chaque promenade en était une nouvelle découverte. Il y a quarante ans que je la fréquente. Rien qui n'y soit usé, ni le charme, ni le mystère.

* * *